

ÉDUCATION

TROUBLES D'APPRENTISSAGE

CAHIER THÉMATIQUE J • LE DEVOIR, LES SAMEDI 10 ET DIMANCHE 11 OCTOBRE 2015



Petits ajustements, grands impacts pour l'entreprise

Page J 3



Mère et fille se sont battues côte à côte

Page J 4



RIDVAN CELIK ISTOCK

Le président du conseil d'administration de l'Institut des troubles d'apprentissage, Roger Casgrain, rêve d'un monde où les troubles d'apprentissage ne seront plus perçus comme un handicap, mais comme une différence parmi tant d'autres.

L'Institut des troubles d'apprentissage voit le jour

L'organisation change de nom afin de se positionner en tant que leader en matière de sensibilisation, de formation et de soutien pour la cause des troubles d'apprentissage.

MARIE LAMBERT-CHAN

Il y a 50 ans naissait l'AQETA, l'Association québécoise des troubles d'apprentissage. Cette année, l'AQETA est rebaptisée l'Institut des troubles d'apprentissage (Institut TA). Un changement de nom qui s'imposait en raison de l'évolution de la mission de l'organisme. « Au début, nous étions davantage un regroupement pour les parents d'enfants aux prises avec des défis d'apprentissage », rappelle Roger Casgrain, président du conseil d'administration de l'Institut des troubles d'apprentissage et vice-président directeur chez la firme de courtage Casgrain & Compagnie Ltée.

Incontournable

Aujourd'hui, l'Institut TA est devenu un acteur incontournable dans le domaine des troubles d'apprentissage, une condition qui affecte 800 000 personnes au Québec, soit 10% de la population. Chaque année, l'association organise un congrès sur le sujet réunissant plus de 1600 professionnels de l'enseignement, en plus d'un colloque pour les parents qui attire quelque 300 participants. « Nous œuvrons à assurer l'égalité des chances pour les personnes qui vivent avec un trouble d'apprentissage », souligne M. Casgrain. L'Institut TA agit sur plusieurs fronts: sensibili-

sation, soutien à l'intégration, formation, consultation en entreprise et aide à la défense des droits. Une mission portée à bout de bras par les employés et les bénévoles, tant à Montréal que dans les antennes régionales.

Aux côtés de sa conjointe Colette Charest — qui a aussi siégé au conseil d'administration de l'Institut TA —, Roger Casgrain s'implique bénévolement depuis plusieurs années. « J'ai des proches qui doivent composer au quotidien avec des troubles d'apprentissage et je vois à quel point il faut être combatif pour relever les défis et les tabous que leur impose la société, que ce soit à l'école ou sur le marché de l'emploi », explique celui qui achève son mandat de président du conseil consultatif de Centennial Academy, une école secondaire spécialisée dans l'aide aux élèves aux prises avec des difficultés d'apprentissage.

Roger Casgrain s'émerveille devant la persévérance des individus vivant avec un trouble d'apprentissage. « Ils ne l'ont pas facile, fait-il remarquer. Très jeunes, ils apprennent à faire face à l'échec. » Il déplore qu'on les sous-estime encore et toujours. « Comme un non-voyant s'entraîne à aiguïser son ouïe, les gens qui ont un défi d'apprentissage développent d'autres aptitudes. » Débrouillards et créatifs, ils peuvent atteindre les plus hautes sphères. Roger Casgrain donne en exemple le fondateur de Virgin, Richard Branson, le président de Goldman Sachs, Gary Cohn, l'inventeur de l'ampoule électrique, Thomas Edison, le cofondateur de Hewlett-Packard William Hewlett, l'animateur David Letterman, les comédiens Tom Cruise et Cher, le nageur Michael Phelps, le créateur Walt Disney... Tous souffraient d'une

forme ou d'une autre de trouble d'apprentissage. « Comme on peut le constater, les défis d'apprentissage sont loin d'être un fléau! » s'exclame M. Casgrain.

Lutter contre les préjugés

Roger Casgrain rêve d'un monde où les troubles d'apprentissage ne seront plus perçus comme un handicap, mais comme une différence parmi tant d'autres. « Qui peut se prétendre normal? Nous avons tous nos particularités, et chez certains, ce sont des troubles d'apprentissage », observe-t-il avec philosophie.

Encore trop souvent, des gens associent les défis d'apprentissage à un faible quotient intellectuel, se désolent-ils. « En raison de ces préjugés, des enfants et des adolescents sont victimes de moqueries, voire de harcèlement ou de taxage. Évidemment, tout cela affecte profondément la confiance en soi. Dans un tel contexte, il devient difficile pour ces jeunes d'atteindre leur plein potentiel, ce qui est une immense perte, d'abord pour eux-mêmes et leur famille, mais aussi pour la société en général. »

Roger Casgrain souhaite ardemment que l'Institut puisse avoir les moyens, un jour, de lancer une grande campagne médiatique pour sensibiliser le public à la cause des troubles d'apprentissage — un peu à l'image du programme « On cause pour la cause » lancé par Bell afin de mettre fin à la stigmatisation des maladies mentales. « Il est encore très difficile de s'afficher avec un trouble d'apprentissage, entre autres auprès de son employeur, affirme-t-il. Ce n'est pas parce que les gens sont méchants. C'est plutôt parce qu'ils ignorent ce que sont les défis d'apprentissage. » L'Institut TA a déjà amorcé des efforts de sensi-

bilisation en publiant chaque mois dans les pages du *Devoir* le portrait d'un individu ayant un trouble d'apprentissage.

Donateurs recherchés

Roger Casgrain annonce que l'Institut TA a plusieurs projets dans sa besace. Le site Web sera éventuellement revampé pour en faire « un guichet unique » en matière de renseignements sur les troubles d'apprentissage, tant pour les professionnels que pour les parents, les employeurs et, bien sûr, les personnes aux prises avec un défi d'apprentissage. À travers son site actuel, l'Institut TA se fait déjà un devoir de faire circuler les plus récentes recherches sur les troubles d'apprentissage. « En ce moment, on a environ 2000 visiteurs. L'idée est de faire passer ce nombre à 50 000 et, qui sait, peut-être même à 100 000 », dit le président.

Pour mener à bien ses projets, l'Institut TA a besoin d'argent. À titre d'organisme sans but lucratif, une partie de ses finances repose sur des subventions et des dons. Idéalement, Roger Casgrain vise à amasser 400 000 \$ de plus par année en dons, en subventions et en commandites. Déjà, de grands donateurs comme Jean-Pierre Léger, président du conseil d'administration du Groupe St-Hubert, et Alain Simard, président-directeur général d'Équipe Spectra, de même que Roger Casgrain et son épouse ont offert leur soutien financier pour la cause. « Tout donateur contribue à notre succès, qu'il soit petit ou grand », précise M. Casgrain.

Collaboratrice
Le Devoir



FRANCIS REDDY
Porte-parole

Appuyez les 800 000 québécois qui vivent avec un trouble d'apprentissage.

FAITES UN DON!

institutta.com



ÉDUCATION

FRANCIS REDDY, PORTE-PAROLE DE L'INSTITUT DES TROUBLES DE L'APPRENTISSAGE

Les parents doivent s'investir

ASSIA KETTANI

Du temps, du temps et encore du temps... Aux parents d'enfants ayant un trouble d'apprentissage, le comédien, animateur et porte-parole de l'Institut des troubles d'apprentissage Francis Reddy n'a qu'un conseil: ne pas compter le temps qu'on donne. Car penser que l'école peut résoudre le problème, dit-il, c'est faire fausse route.

Défi éducatif

Père d'un enfant ayant reçu un diagnostic de trouble d'apprentissage en 4^e année du primaire, Francis Reddy peut témoigner de ce que représente ce défi éducatif. Au premier plan des désagréments vécus, il cite notamment les préjugés et les idées reçues qui ne font que miner les esprits et les débats. Des exemples? Que les jeunes ayant un trouble d'apprentissage freinent le reste de la classe, qu'ils sont moins intelligents que les autres ou encore qu'ils posent forcément problème...

Au banc des accusés: s'attendre à tout prix à ce que tous les élèves d'une classe réagissent de la même manière aux enseignements et se comportent «comme la moyenne. Mais la moyenne, s'insurge-t-il, ça n'existe pas. C'est abstrait et même absurde». D'autant plus que ce type de réaction ne fait qu'enclencher un cercle vicieux. «Puisque l'enfant ne fonctionne pas comme les autres, il dérange. Et puisqu'il dérange, il se fait mettre à l'écart et devient persona non grata.» Résultat: «l'estime de soi s'écroule», ce qui ne pousse en rien vers de meilleures performances scolaires.

A cela s'ajoute le sentiment de solitude, d'échec et d'incompétence des parents confrontés à ces situations, associé au découragement de répéter sans cesse les mêmes choses, sans pour autant obtenir le résultat escompté.

La seule solution, en tant que parent, insiste Francis Reddy, est de se remonter les manches. «C'est une question d'encadrement et de routine. Si on pense que l'école peut suffire pour faire les choses, on se casse la figure. L'école publique n'a pas les moyens et l'école privée

s'en désintéresse.» S'investir en coulisse des cours, des devoirs et des heures passées en salle de classe devient donc une nécessité. «Il ne faut pas attendre la première rencontre de novembre pour découvrir que tout va mal. Au contraire, il faut être proactif, appeler et suivre de près l'apprentissage de l'enfant.»

Demander de l'aide

Et pour s'équiper, ne pas hésiter à aller chercher de l'aide. «En appelant l'Institut, on peut se faire orienter vers des lieux, donner des idées, aiguiller sur des sites, conseiller des vidéos à regarder pour comprendre comment d'autres parents fonctionnent.» Dans son cheminement personnel, c'est un travail mené avec un orthopédagogue qui a outillé la famille pour surmonter les défis avec, comme mot-clé, la patience. «Ce n'est pas parce que l'enfant n'a pas compris la première ou la deuxième fois qu'il ne comprendra jamais.» Tout est question de trucs et de nouvelles façons de faire pour que l'enfant s'assimile l'apprentissage scolaire de façon profonde. Quant au fait de répéter souvent les mêmes choses, c'est inévitable. La meilleure façon de le faire est de l'accepter et de «ne pas en faire une montagne». Du temps de qualité, dont on entend si souvent parler? «Ce n'est pas du temps de qualité qu'il faut accorder, mais plutôt quantité de temps.» Du temps sacrifié, mais loin d'être perdu, poursuit-il, car jamais des parents qui ont fait le choix d'accorder le temps nécessaire à un enfant avec un trouble d'apprentissage ne le regretteront.

Le cégep, un mur?

Le plus grand obstacle à surmonter en cours de route reste le cégep. Un mur, dénonce-t-il, auquel les jeunes ayant un trouble d'apprentissage se heurtent invariablement. «Il s'agit de la pire erreur qui existe actuellement dans notre système», dans la mesure où, au cégep, le parent de l'élève devenu majeur n'a plus accès à ses informations scolaires ni au dialogue avec les enseignants et ne peut donc plus l'accompagner ni le soutenir. Or les jeunes ayant



Francis Reddy considère le cégep comme un grand obstacle, car le parent de l'élève devenu majeur n'a plus accès à ses informations scolaires ni au dialogue avec les enseignants et ne peut donc plus l'accompagner ni le soutenir.

un trouble d'apprentissage n'ont pas le même niveau de maturité académique que leurs camarades.

«Il faut que la porte reste ouverte. Il en va de la capacité du jeune à pouvoir continuer une fois arrivé au cégep. Tout à coup, tout ce qui a été construit dans les années qui précèdent s'écroule. C'est terrible et il faut que ça change.»

Un échec d'autant plus crucial qu'il arrive au moment où le jeune peut intégrer le marché du travail... démunie de tout ce qui pourra lui servir et l'aider pour démarrer sa carrière.

Et si les outils didactiques existent, c'est surtout à l'université que le modèle d'apprentissage est le mieux adapté aux élèves ayant un trouble d'apprentissage. Francis Reddy cite notamment le modèle des universités américaines, où toutes les options sont possibles pour permettre

aux élèves de prouver leurs compétences. «Dans les universités américaines, les cours sont adaptés à toutes les différences, pour ceux qui sont plutôt visuels ou auditifs, qui ont besoin de vidéos ou de livres...

L'enseignement est donné pour que tout le monde puisse capter et retenir l'information. Le but de l'enseignement n'est pas de couler les élèves, mais de leur apprendre la matière.» Il peut s'agir par exemple de donner accès aux enregistrements vidéo ou audio

des cours, pour que les élèves concernés puissent les revoir ou les réécouter autant de fois qu'ils le souhaitent. Ou encore de pouvoir passer ses examens sous la forme qui convient le mieux, à l'écrit, à l'oral ou même en présentant un documentaire. «Le jeune va proposer au professeur la forme qu'il préfère pour prouver qu'il possède la matière. Ça se fait de façon élargie dans les universi-

«C'est une question d'encadrement et de routine. Si on pense que l'école peut suffire pour faire les choses, on se casse la figure. L'école publique n'a pas les moyens et l'école privée s'en désintéresse.»

Le comédien, animateur et porte-parole de l'Institut des troubles d'apprentissage, Francis Reddy

tés américaines, ça marche et ça n'implique pas qu'il y ait six spécialistes en classe pour répondre à autant de troubles ou de particularités.»

Et lorsque, «contre vents et marées», ces jeunes parviennent au terme de leur parcours, force est de constater que tout le monde y gagne... «Il faut être conscient de ce que ces jeunes peuvent apporter à la société, quel que soit leur trouble d'apprentissage. Sou-

vent, ces personnes deviennent des leaders de façon assez étonnante. Ils ont eu tellement d'obstacles à surmonter qu'ils savent mieux que les autres trouver les outils pour avancer et rassembler des gens pour mettre en valeur ce qu'ils font. Une fois qu'ils ont trouvé leur voie, ils décollent plus que n'importe qui.»

Collaboratrice
Le Devoir

Comprendre pour savoir quoi faire...

CLAUDE LAFLEUR

Une personne sur dix souffrirait d'un trouble d'apprentissage. Mais attention, on ne parle pas ici d'un trouble de déficit d'attention ni d'une déficience intellectuelle, indique Annie Parenteau, orthopédagogue et personne-ressource spécialisée à l'Institut des troubles d'apprentissage (ITA).

«Un trouble d'apprentissage, dit-elle, ce n'est pas une déficience physique, comme un trouble de l'ouïe ou de la vue. Ce n'est pas non plus un trouble de santé mentale ou une déficience intellectuelle. Ce n'est pas dû non plus à un environnement socio-économique ni à des pratiques pédagogiques déficientes. Et il ne faut pas non plus confondre les troubles d'apprentissage avec l'autisme...»

Apprendre à vivre avec

Un trouble d'apprentissage apparaît à la petite école, lorsque vient le temps d'apprendre à lire, à écrire ou à compter, explique la spécialiste. On observe alors qu'un enfant éprouve d'importantes difficultés au moment d'acquiescer ces notions de base.

Ces dernières années, les recherches en neurosciences ont permis de constater que, chez les personnes atteintes d'un trouble d'apprentissage, des zones particulières du cerveau ne sont pas stimulées comme elles le devraient. (Pourquoi est-ce ainsi? On l'ignore.)

Mais ce qu'il y a de merveilleux, relate Annie Parenteau, c'est que, puisque le cerveau est malléable, on peut parvenir à stimuler ces zones et à faire en sorte que l'enfant devienne tout à fait fonctionnel en classe et connaisse par la suite une vie d'adulte à peu près normale. «C'est la beauté de la chose, déclare-t-elle. Si donc on identifie le trouble en bas âge, on est capable, avec une rééducation appropriée, de stimuler les zones qui n'étaient pas activées. À ce moment-là, l'enfant deviendra fonctionnel et, au bout du compte, il s'en sortira bien.»

Elle ajoute néanmoins que, puisqu'il s'agit d'un trouble neurologique, celui-ci demeure permanent. «Mais on peut améliorer les choses en stimulant le cerveau», insiste-t-elle.

Hélas, ajoute-t-elle, un trouble d'apprentissage arrive rarement seul puisque, souvent, il est accompagné d'un déficit d'attention.

À la petite école

Comment se fait-il qu'on observe de plus en



Toute l'équipe de l'Institut des troubles d'apprentissage aux côtés du président et chef de la direction de la Chambre de commerce du Montréal métropolitain, Michel Leblanc (centre droit), s'attèle, au quotidien, à une meilleure intégration des personnes atteintes d'un trouble de l'apprentissage.

plus de personnes affligées d'un trouble d'apprentissage? De toute évidence, on en dénombre nettement plus aujourd'hui qu'il y a quarante ou cinquante ans, n'est-ce pas?

Annie Parenteau n'est pas d'accord. «Il n'y en a pas nécessairement davantage aujourd'hui qu'il y a cinquante ans, dit-elle. La différence, c'est qu'à l'époque de nos grands-parents, une personne pouvait très bien fonctionner en société sans trop savoir lire, écrire ou compter. Mais aujourd'hui, les exigences de la vie moderne font en sorte qu'on ne peut guère travailler et fonctionner sans avoir acquis ces apprentissages. Voilà pourquoi on attache tant d'importance aux troubles d'apprentissage.»

Il y a ainsi différents types de troubles d'apprentissage, rapporte l'orthopédagogue, dont la dyslexie, la dysorthographe et la dyscalculie

(respectivement la difficulté d'apprendre à lire, à écrire et à compter). «Il y a aussi des troubles qu'on pourrait dire associés, ajoute-t-elle, comme la dysgraphie, le trouble des gestes moteur.» Il y a aussi des troubles qui accompagnent souvent un trouble d'apprentissage, dont le déficit d'attention.

Par contre, poursuit-elle, il ne faut pas paniquer si son enfant semble éprouver quelques difficultés d'apprentissage, particulièrement en 1^{re} et 2^e années. «Il y a des enfants qui démarrent un peu plus lentement que les autres, note la spécialiste, et ça peut être tout à fait normal.»

Il importe cependant de surveiller ces enfants et de leur apporter au besoin une aide pédagogique supplémentaire. En fait, ce n'est qu'au terme des deux premières années du primaire qu'on peut vraiment identifier ceux et celles qui

souffrent d'un trouble d'apprentissage.

Et encore là, il faut distinguer les enfants qui connaissent certaines difficultés d'apprentissage de ceux qui souffrent d'un trouble d'apprentissage. Mais dans un cas comme dans l'autre, il ne faut surtout pas désespérer puisqu'avec un accompagnement adéquat, tout peut rentrer dans l'ordre. Et M^{me} Parenteau sait de quoi elle parle puisqu'elle est mère de deux jeunes ados atteints de troubles d'apprentissage... et qui se débrouillent très bien à l'école grâce à l'aide appropriée.

Des compressions qui nous coûteront cher

Il s'agit donc, poursuit Annie Parenteau, d'identifier le plus tôt possible les enfants atteints d'une difficulté et de leur apporter l'aide soutenue leur permettant de cheminer jusqu'à la fin de leurs études. «On a pour objectif de rendre chaque enfant fonctionnel le plus tôt possible pour qu'il soit capable de suivre la cadence des autres élèves», résume-t-elle.

Malheureusement, on assiste présentement à d'importantes réductions des services professionnels offerts dans nos écoles. En fait, constate l'orthopédagogue, plus on retarde l'aide à apporter à un enfant, plus il devient difficile de remédier à ses difficultés.

«C'est terrible, ce qui se passe, dit-elle, puisque, autrement, si on aide très tôt l'enfant, meilleures sont ses chances qu'il termine ses études et qu'il mène par la suite une vie normale et productive.»

Elle rapporte même qu'en tant que société, on paiera très cher les compressions budgétaires imposées par le gouvernement Couillard dans l'aide professionnelle en éducation.

«Il a été démontré que le fait de ne pas aider les élèves qui ont des troubles d'apprentissage a un impact direct sur le décrochage scolaire, puis sur les capacités d'obtenir un emploi, c'est-à-dire de trouver un emploi qui permet de vivre décemment, au lieu d'être à la charge de la société, déclare-t-elle. C'est dramatique pour la société de demain!»

Et M^{me} Parenteau de rapporter que 42% des personnes qui éprouvent des difficultés d'apprentissage n'obtiendront pas de diplôme. «Imaginez les conséquences pour elles et pour la société!»

Collaborateur
Le Devoir

ÉDUCATION

DIFFICULTÉS D'APPRENTISSAGE EN MILIEU DE TRAVAIL

Petits ajustements, grands impacts pour l'entreprise

MARTINE LETARTE

La haute direction d'une entreprise manufacturière convoque ses chefs d'équipe à une réunion. Des documents leur sont distribués, puis on leur demande de réagir sur le champ. Pierre devient alors très anxieux. Il perd tous ses moyens et n'arrive pas à se concentrer sur la lecture des documents; encore moins, dans cet état, à formuler une intervention claire et pertinente. Pierre a un déficit de l'attention. Cet exemple est fictif, mais des situations semblables se vivent trop souvent dans les entreprises alors que de simples ajustements pourraient faire toute la différence et permettre à ces travailleurs de mieux fonctionner. C'est l'avis de Michel Leblanc, président et chef de la direction de la Chambre de commerce du Montréal métropolitain (CCMM).

« Dans un cas comme celui-là, le simple fait de donner les documents à cette personne une vingtaine de minutes d'avance et lui permettre de les lire dans un lieu tranquille pourrait régler le problème et faciliter la vie de tous », indique-t-il.

Michel Leblanc, également président d'honneur de la soirée-bénéfice de l'Institut des troubles d'apprentissage (Institut TA), pense à plusieurs autres solutions possibles pour différentes réalités. Par exemple, pour un employé qui a de la difficulté à se concentrer lorsqu'il y a beaucoup de va-et-vient et de conversations audibles autour de lui, on peut placer son bureau dans un espace de travail particulièrement calme, ou encore lui permettre de travailler avec des écouteurs. Des solutions peuvent être simples et peu ou pas coûteuses, mais le président et chef de la direction de la CCMM remarque qu'encore peu d'entreprises réalisent ce genre d'ajustements pour des employés avec des troubles d'apprentissage.

Avancées dans les écoles

Les progrès se font toutefois de plus en plus visibles dans les écoles, même si les ressources humaines et financières ne sont pas suffisantes en ce moment pour aider de façon appropriée chaque élève dans le besoin.

« L'Institut TA a fait un grand travail pour démythifier et déstigmatiser les troubles d'apprentissage, pour que les parents et les intervenants dans les écoles les détectent, pour qu'on recon-



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Michel Leblanc, président et chef de la direction de la Chambre de commerce du Montréal métropolitain (CCMM) et président d'honneur de la soirée-bénéfice de l'Institut des troubles d'apprentissage (Institut TA)

naisse ces difficultés, qu'on en parle et qu'on réalise des ajustements afin de permettre à ces personnes de bien fonctionner à l'école, affirme Michel Leblanc. Avant, on avait tendance à dire que ces enfants étaient paresseux. Je crois que c'est beaucoup moins le cas aujourd'hui. »

Il croit toutefois que ces progrès dans le milieu scolaire n'ont pas encore vraiment pénétré les milieux de travail.

« Il faut continuer de se préoccuper des enfants, mais aussi de la transition entre les milieux de formation et le marché du travail », dit-il.

Grandes entreprises versus PME

Tout de même, certaines entreprises se démarquent. Par exemple, l'entreprise multinationale allemande SAP, active dans le domaine des logiciels, a lancé en 2013 un grand programme international de recrutement de gens avec un

trouble du spectre de l'autisme. L'entreprise, présente au Canada entre autres, considère que ces personnes ont souvent une capacité de concentration exceptionnelle et une attention extraordinaire aux détails, des aptitudes particulièrement importantes notamment dans des domaines techniques comme la programmation et le test de logiciels. SAP prévoit que 1% de ses employés auront un trouble du spectre de l'autisme en 2020.

Michel Leblanc croit que la grande entreprise commence à se démarquer, à s'outiller pour accueillir des gens avec des troubles d'apprentissage.

« Avec le resserrement démographique, on a besoin de la contribution de tout le monde, affirme-t-il. Il faut considérer ces gens et leur donner les outils pour qu'ils donnent leur plein potentiel. »

La PME a moins de moyens que la grande en-

treprise pour s'ajuster à ce bassin de main-d'œuvre, mais elle a aussi beaucoup à gagner en permettant à ces travailleurs de bien s'intégrer.

« Plusieurs personnes avec des difficultés d'apprentissage sont très heureuses de voir qu'un employeur leur donne une chance et elles sont souvent très loyales, ce qui est à considérer lorsqu'on sait comment plusieurs PME luttent contre un taux de roulement élevé », remarque M. Leblanc qui a d'ailleurs à la CCMM des employés avec des troubles d'apprentissage.

Ces employés peuvent aussi considérer des tâches qui exigent un haut niveau de concentration pendant de longues heures, ou des tâches répétitives, comme quelque chose de rassurant.

Bien sûr, chacun est différent, mais Michel Leblanc espère qu'on arrivera prochainement à aborder ces questions librement lors d'une entrevue d'embauche sans peur d'être discriminé.

« L'idéal serait de pouvoir le dire d'emblée et ainsi, les employés pourraient tout de suite avoir les outils nécessaires pour fonctionner de façon optimale, dit-il. L'Institut TA fait d'ailleurs tout un travail pour recenser les meilleures pratiques dans différents milieux et partager des outils développés. »

Engagement durable

C'est la troisième année que Michel Leblanc accepte d'être le président d'honneur de la soirée-bénéfice de l'Institut TA. Il vient également de prendre place à leur conseil d'administration.

Le président de la CCMM, dont certains proches ont des troubles d'apprentissage, est convaincu qu'alors que de grands progrès ont été faits dans l'intervention auprès des enfants, il faut travailler très fort également maintenant auprès des employeurs.

« Dans les milieux de travail, on est au début du processus, remarque-t-il. Je suis convaincu que dans dix ans, on aura énormément progressé en matière d'intégration en emploi. C'est un travail de longue haleine. »

La CCMM compte plus de 7000 membres. On y trouve des entreprises regroupant plus de 440 000 employés au Québec.

Collaboratrice
Le Devoir

ÉTUDES POSTSECONDAIRES ET EMPLOI

Les conseillers d'orientation souhaitent intervenir davantage

Les conseillers d'orientation sont encore peu impliqués dans les parcours des jeunes avec des troubles d'apprentissage. L'Ordre des conseillers et conseillères d'orientation du Québec et différents acteurs sur le terrain souhaitent que cela change.

MARTINE LETARTE

Un étudiant se présente un jour au bureau de Marie Ducharme, conseillère d'orientation en poste au Centre des services d'accueil et de soutien socioéconomique de l'Université du Québec à Montréal (UQAM). L'étudiant suivait un cours dans l'objectif de se réorienter alors qu'il était pressé aux élèves handicapés dans une commission scolaire depuis plusieurs années. Il adorait son travail, mais il souhaitait obtenir une permanence. Pour y arriver, il devait réussir un test de français, ce qui lui paraissait insurmontable en raison de ses troubles d'apprentissage, dont il n'avait jamais discuté avec ses patrons.

« Cet étudiant n'avait pas besoin de se réorienter: il était à sa place, affirme Marie Ducharme. Il avait seulement besoin de quelques aménagements et outils afin d'avoir les mêmes chances que les autres de réussir le test. »

Elle qui avait travaillé plusieurs années au Service d'aide à l'emploi et de placement en entreprise (SEMO) Montérégie n'a pas hésité à en discuter avec l'employeur.

« La commission scolaire m'a demandé ce qu'elle pouvait faire comme aménagement; il y a une méconnaissance dans le marché du travail, affirme M^{me} Ducharme. Finalement, il avait seulement besoin d'avoir accès à ses deux logiciels, pour la correction et la synthèse vocale, puis à plus de temps pour se relire. Il a prouvé qu'il était capable de s'exprimer et qu'il avait le vocabulaire nécessaire pour rédiger ses rapports. Il a réussi le test et obtenu la permanence qu'il souhaitait depuis plusieurs années. »

Plan d'intervention

Cet étudiant a eu de la chance: il a passé à travers le parcours scolaire, a trouvé sa voie, a réussi à s'insérer en emploi et il adore son travail. Par contre, souvent, le parcours pour en arriver là est long et ardu. Plusieurs sont inquiets, se découragent. Leurs parents aussi. Et ce, bien que les jeunes avec des troubles d'apprentissage diagnostiqués aient maintenant des plans d'intervention dans les écoles.

« Ces plans visent généralement la réussite immédiate des différents cours, mais nous souhaitons travailler avec les commissions scolaires et les direc-

tions d'école pour qu'elles regardent davantage les perspectives de ces jeunes ainsi que les buts de leurs études afin de les motiver par des objectifs concrets », indique Laurent Matte, président de l'Ordre des conseillers et conseillères d'orientation du Québec et père d'un enfant avec un déficit d'attention et d'un autre avec un trouble du spectre de l'autisme.

Il est convaincu que la participation des conseillers d'orientation à ces plans d'intervention pour faire cheminer les élèves aiderait la persévérance scolaire.

Odette Raymond, personne-ressource à l'Institut des troubles d'apprentissage (ITA) et membre d'Adaptech, un réseau de recherche sur les étudiants collégiaux et universitaires ayant des handicaps, est du même avis.

« Le rôle des conseillers d'orientation est très important et il faut commencer le travail avec les jeunes dès le milieu du secondaire, affirme-t-elle. Ces jeunes doivent accepter leur trouble, accepter qu'ils doivent toujours travailler plus fort que les autres pour réussir, accepter d'aller chercher de l'aide. Ils ont besoin d'être encore mieux accompagnés pour préparer leur avenir. »

Progrès

Les services d'aide aux étudiants avec des troubles d'apprentissage se sont tout

de même beaucoup développés ces dernières années dans les établissements postsecondaires.

« C'est évident, puisque de plus en plus de personnes réussissent là où on ne l'aurait jamais cru possible il y a 15 ans, même 10 ans », se réjouit Odette Raymond, qui a travaillé 25 ans au cégep du Vieux-Montréal auprès des personnes en situation de handicap.

Cela ne signifie toutefois pas qu'il ne reste pas de travail à faire. Par exemple, sur le plan de la transition entre l'école secondaire et le cégep.

« Le dossier du secondaire ne suit pas l'élève, dit-elle. Pourtant, cela aide énormément de savoir tout de suite ce qui a été essayé avec l'élève, ce qui fonctionne, ce qui ne fonctionne pas. »

Puis M^{me} Raymond remarque que si la population en situation de handicap augmente aussi rapidement dans les établissements postsecondaires, les ressources ne sont pas toujours présentes en quantités suffisantes.

Un autre grand défi pour les étudiants postsecondaires avec des troubles d'apprentissage est la réalisation de stages en entreprise. Doivent-ils parler de leurs troubles d'apprentissage ou pas?

« C'est évident qu'on leur conseille de le dire, mais si le jeune ne se sent pas en confiance, s'il craint que le fait de parler de son trouble lui nuise, il risque de vouloir le cacher, explique M^{me} Raymond. Il faut des milieux de stage et de travail inclusifs, où les jeunes seront convaincus de pouvoir obtenir des aménagements. »

Nouvelles approches

Devant l'augmentation du nombre de gens avec des troubles d'apprentissage dans les établissements postsecondaires, de nouvelles approches sont tentées pour arriver à répondre aux besoins grandissants.

Par exemple, il y a la conception universelle de l'apprentissage. Cette approche, originaire des États-Unis, vient de l'universel design, une démarche en ar-

chitecture qui vise à construire des édifices accessibles à tous: personnes handicapées, parents avec des poussettes, personnes âgées, enfants, etc.

« Une personne sur dix a un trouble d'apprentissage, alors cela commence à faire énormément de soutien à mettre en place et de salles supplémentaires à rendre disponibles pour les élèves qui ont besoin de plus de temps pour les examens, explique M^{me} Raymond. Cette nouvelle approche offre à toute la classe des services universels. Tous les élèves peuvent ainsi prendre le temps dont ils ont besoin pour terminer leurs examens et utiliser des outils pour les aider. L'objectif est d'arriver à une meilleure inclusion de chacun et à moins stigmatiser les troubles d'apprentissage. Il y a des critiques, c'est un changement de paradigme, mais l'approche est testée dans quelques établissements postsecondaires au Québec. »

Collaboratrice
Le Devoir



SOURCE AQETA

Odette Raymond, personne-ressource à l'Institut des troubles d'apprentissage (ITA) et membre d'Adaptech, un réseau de recherche sur les étudiants collégiaux et universitaires ayant des handicaps



Votre enfant a des difficultés d'apprentissage, d'adaptation ou de comportement ?

Le CENOP est spécialisé dans l'évaluation, le diagnostic et la rééducation des enfants et des adolescents.

Contactez-nous au **514-858-6484** ou **1-877-858-6484**

www.cenopfl.com

Parce que personne n'apprend de la même façon

30 rue Fleury Ouest, Montréal, Qc H3L 1S8
916 boul. Sainte-Adèle, Sainte-Adèle, Qc J8B 2N2 **cenopfl@cenopfl.com**

www.facebook.com/cenopfl www.troublesapprentissage.blogspot.ca

ÉDUCATION

TÉMOIGNAGE

Mère et fille se sont battues côte à côte

CATHERINE GIROUARD

« Pour Noël, je veux avoir tout ce qui existe pour pouvoir lire comme les autres », avait demandé Juliette à ses parents il y a quelques années. Sa mère en a fait son cheval de bataille et s'est retroussé les manches pour que les difficultés de Juliette, de sa sœur et de son frère, composant tous les trois avec des troubles d'apprentissage différents, ne les empêchent jamais de faire quoi que ce soit. Et aujourd'hui, la chambre de Juliette déborde de livres.

C'est jour de grève pour les enseignants des écoles publiques. Les deux filles et le garçon de Louise Lehoux sont tous à la maison, dans Notre-Dame-de-Grâce, lorsque *Le Devoir* va à leur rencontre. Louise et Juliette, sa fille aînée, sont assises côte à côte à la table de la salle à manger. Entre elles est posée l'épaisse pile de dossiers des trois frères et sœurs de 8, 11 et 13 ans, remplis de suivis médicaux, de notes et de plans d'interventions. La trace de tout le chemin parcouru au cours des dernières années.

« En plus d'être la maman, la nutritionniste et l'infirmière de la maison, tu deviens aussi la thérapeute, quand tes enfants ont des troubles d'apprentissage », illustre M^{me} Lehoux, considérant maintenant que le plus dur est derrière eux.

C'est lorsque Juliette a commencé l'école que Louise et son conjoint ont eu leurs premiers doutes. « Ça semblait très difficile pour elle par rapport aux autres élèves », se souvient M^{me} Lehoux. Juliette fréquentant une école alternative, ses difficultés ne pouvaient pas se voir dans ses notes, mais elles étaient bien palpables. À sa troisième année, ils apprennent finalement qu'elle est dyslexique.

« Un stress est tombé quand on a eu le diagnostic, car on comprenait beaucoup de choses, mais un autre s'est ajouté, raconte Louise. Comment allions-nous faire pour l'aider ? » Un peu plus tard, un déficit d'attention sera diagnostiqué à leur autre fille, et une dyspraxie verbale sévère — difficulté à exécuter les mouvements pour parler — à leur garçon.

Avec tous les rendez-vous en orthopédagogie à l'école et en orthophonie au privé — quand les services de l'école étaient surchargés ou insuffisants —, les recherches de trucs et solutions, les suivis auprès des professeurs et de différents intervenants pour mettre en place des plans d'intervention, en plus des exercices à faire à la maison au quotidien, les parents décident que Louise se consacrera à temps plein aux enfants.

« Moi, j'ai fait ma troisième année quatre fois ! rigole Louise. Car ce n'est pas un rendez-vous d'une heure par semaine en orthophonie qui fait la différence ; il faut mettre le travail en application à la maison tous les jours. »

Vivre avec sa dyslexie

Pour Juliette — comme pour son frère et sa sœur —, son trouble d'apprentissage n'a jamais été un sujet tabou ou gênant. Bien entourée,



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Louise et Juliette sont persuadées qu'elles n'y seraient jamais arrivées sans toute l'aide et tout le soutien reçus par l'école et les orthopédagogues côtoyés depuis le diagnostic. Elles s'inquiètent aujourd'hui des compressions dans le domaine scolaire.

elle ne s'est jamais sentie rejetée ni même jugée. « Ça fait partie de moi », affirme la jeune fille, qui a toujours aimé l'école.

Maintenant en deuxième secondaire, Juliette voudrait devenir designer d'intérieur et n'a visiblement pas l'intention de se laisser mettre des bâtons dans les roues par sa dyslexie. « Ça me prend souvent plus de temps que les autres pour faire une chose, mais ça ne m'empêche pas de le faire pour autant. »

Des mesures d'adaptation mises en place à l'école aident Juliette à avancer au même rythme que les autres. Elle peut par exemple utiliser un ordinateur en classe pour corriger ses fautes d'orthographe, avoir droit à plus de temps pour remplir une évaluation ou avoir la possibilité de répondre à l'oral plutôt qu'à l'écrit pour tester certaines connaissances. Avec son plan d'intervention, elle réussit même suffisamment bien pour être dans le programme international de son école, où toutes les matières sont enrichies.

« Tout le monde dit que Juliette est très engagée dans ses apprentissages », affirme fièrement Louise. Elle a vraiment la volonté de réussir. »

Tout n'est pas toujours rose pour autant pour la jeune élève. « Ça peut parfois être fâchant d'avoir l'impression de travailler deux fois plus fort que les autres pour arriver au même résultat », confie Juliette. Celle-ci a aussi sou-

vent fait des sacrifices, comme travailler avec un orthopédagogue pendant l'heure du dîner ou après les classes alors que tous les autres s'amusent.

Pour Louise non plus, ce ne fut pas toujours de tout repos. « Même si je suis mère à la maison, j'ai déjà failli tomber en épuisement professionnel, confie-t-elle, se souvenant s'être effondrée en sanglots dans le bureau d'un orthopédagogue. C'est facile de s'en mettre beaucoup sur les épaules, dans une telle situation. »

Mais en étant bien accompagnés et en travaillant tous ensemble, ils se sont trouvés des trucs pour avancer. Des chansons, des leçons récitées à tue-tête en marchant dans la rue, des petites histoires inventées pour retenir dans quel sens écrire les lettres et les chiffres... Des cours de piano pour Juliette parce que la lecture de la musique pourrait aider les dyslexiques, des lunettes pour corriger un détail de sa vue, des séries de livres comme *Hunger Games* lues au complet avec son père : ils ont tout fait, tout essayé. Certaines choses ont fonctionné, d'autres non. « Juliette a été un vrai petit rat », ricane Louise, accompagnée de sa fille.

Un soutien précieux

Juliette est consciente que sa mère a travaillé très fort à ses côtés. « C'est celle qui m'a le plus aidée », affirme-t-elle. Mère et fille sont aussi

persuadées qu'elles n'y seraient jamais arrivées sans toute l'aide et tout le soutien reçus par l'école et les orthopédagogues côtoyés depuis le diagnostic. « Ça aurait été vraiment plus compliqué sans aide et j'aurais sûrement redoublé au moins deux fois », croit Juliette.

Louise ne peut qu'appuyer les enseignants qui protestent contre les compressions en éducation, alors qu'on parle d'abolir 250 postes d'orthophonistes et d'audiologistes dans les écoles de la province. Un des professeurs de Juliette expliquait d'ailleurs récemment à sa classe les conséquences de ces coupes. Ses amies se sont retournées vers elle pour lui dire : « On va t'aider, Juliette. » Bien que le geste fût touchant, Louise et Juliette s'entendent pour dire que ce serait largement insuffisant.

C'est d'ailleurs parce qu'elle sent l'urgence d'agir que Louise Lehoux a eu envie de raconter leur histoire au *Devoir*. « On ne peut pas couper là, affirme-t-elle. Il n'y a déjà pas assez de services, qu'est-ce qu'il adviendra des prochains élèves qui en auront encore moins ? » s'inquiète-t-elle, espérant que le gouvernement et les commissions scolaires prendront leurs responsabilités et les bonnes décisions pour l'avenir de nos jeunes.

Collaboratrice
Le Devoir

Les enfants avec des troubles de langage laissés pour compte

RÉGINALD HARVEY

Parents et professeurs sont les mieux placés pour détecter les troubles du langage et de l'apprentissage chez l'enfant. Mais il y a bien des facteurs qui entrent en ligne de compte dans le dépistage de tels problèmes, qui peuvent gâcher sur plusieurs plans l'existence de quelqu'un durant toute une vie.

Phaedra Royle, professeure à l'École d'orthophonie et d'audiologie, qui est rattachée à la Faculté de médecine de l'Université de Montréal, recense les principaux de ces troubles : « Une étude a été publiée récemment qui comparait la prévalence de ceux-ci et qui se penchait aussi sur la recherche qui est effectuée dans ces domaines-là : elle démontre que la dysphasie, aussi appelée trouble spécifique du langage [TSL], est le plus commun et qu'il se situe à peu près au même niveau que la dyslexie ; on évalue que 60 enfants sur mille ont un trouble de type dyslexie/dysorthographe et que 74 enfants sur mille sont atteints de trouble spécifique du langage. »

Il est démontré que, en comparaison, le trouble déficitaire de l'attention avec ou sans hyperactivité (TDAH) atteint 50 enfants sur mille et l'autisme, environ 6 sur mille.

L'identification en bas âge

Cela étant posé, comment arriver à cerner les manifestations de pareils troubles ? « On les détecte de façon différente à des âges différents, car les signes varient de l'un à l'autre. En général, le dépistage s'effectue d'abord à l'oral avant l'entrée à l'école. Une difficulté se pose alors : « C'est que vers l'âge de deux ans, si un enfant éprouve un retard de langage, il se peut très bien que dans l'année qui suit il rattrape ce-



COURTOISIE UDEM

Phaedra Royle, professeure à l'École d'orthophonie et d'audiologie rattachée à la Faculté de médecine de l'Université de Montréal

lui-ci, ce qui se produit dans à peu près 50% des cas. C'est très difficile dans une telle situation d'ambiguïté de savoir si on intervient ou pas. »

En aussi bas âge, il est donc inutile de s'affoler pour les parents : « Le plus souvent, on ne va pas commencer à traiter un enfant de deux ans ; on va plutôt le faire vers l'âge de trois ans quand se manifeste la persistance d'un trouble, mais il n'en demeure pas moins que l'orthophoniste peut au départ fournir des conseils de stimulation sur le plan de la lecture et des jeux de langage. »

La professeure énumère un certain nombre de signes qui, chez l'enfant, sont susceptibles de conduire plus tard à la conclusion d'un trouble après une longue et sérieuse évaluation : « Chez les très jeunes, il y a évidemment le fait de parler à un âge très tardif et d'arriver, par exemple, à prononcer les

premiers mots seulement vers l'âge de 18 mois. Il y a la difficulté à comprendre des règles ou des instructions données à l'enfant. Il est possible d'observer de la frustration chez l'enfant qui essaye de communiquer et qui n'y arrive pas ; il peut faire des crises. Ceux-ci peuvent également éviter des situations où ils se retrouvent en difficulté et rester en retrait dans un tel cas. Il arrive de plus qu'ils soient incapables d'entrer en communication avec quelqu'un en dehors de la famille ; celle-ci est en quelque sorte devenue un interprète pour lui. »

Sur les bancs de l'école

Phaedra Royle apporte cette nuance avant d'entrer dans le vif du sujet une fois que l'enfant est parvenu au stade de la scolarisation : « Certains d'entre eux ont des difficultés à divers niveaux et il y en a chez

qui elles sont beaucoup moins sévères que chez d'autres. Celles-ci ont, par exemple, tendance à être moins sévères chez les filles que chez les garçons ; en cas de trouble de langage, elles s'avèrent tout de même de bonnes communicatrices, elles arrivent à communiquer. »

Les difficultés surgissent plus tard : « Ce n'est qu'une fois rendus à l'école que les enfants se retrouvent avec des échecs répétés. Le contexte devient plus complexe parce qu'il y a quand même en classe un apprentissage qui est basé beaucoup sur le langage, sur un vocabulaire qui est plus spécifique, comme celui des mathématiques ou des sciences, par exemple. »

Il s'avère alors, selon elle, « qu'environ 30% des enfants qui ont un trouble spécifique du langage ont aussi un trouble de type dyslexie, que l'orthophoniste sera en mesure de déceler à partir de la première année. »

« Plus le trouble est dépisté tôt, plus l'orthophoniste peut intervenir vite, ce qui enclenche un processus de développement linguistique important. Il peut être mieux intégré dans le système scolaire si on pense qu'il y a un enfant par classe qui a un trouble de langage. »

Ils rencontrent des écueils sur le plan de l'écrit qui sont communs à tous, mais qui sont plus accentués et systématiques chez eux, de telle sorte qu'il est nécessaire de recourir à l'orthophonie pour les surmonter. « Mais le travail s'effectue beaucoup plus à l'oral auparavant, pour asseoir leurs connaissances avant de passer à l'écrit. »

La rareté des services

Un dépistage précoce entraîne une prise en charge du même ordre, ce qui comporte des avantages : « Plus le trouble est dépisté tôt, plus l'orthophoniste peut intervenir vite, ce qui enclenche un processus de développement linguistique important. Il peut être mieux intégré dans le système scolaire si on pense qu'il y a un enfant par classe qui a un trouble de langage. S'il n'abandonne pas l'école, une intervention lui sert à développer son plein potentiel et, éventuellement, à avoir une meilleure participation à une vie sociale ; il y a donc des conséquences à toutes les étapes de l'existence. On n'est pas tous obligés de fréquenter l'université, mais on a besoin d'acquérir certaines connaissances pour pouvoir fonctionner en société. »

Avant même que surviennent les compressions en éducation, les enfants affectés par des troubles de langage étaient mal desservis, ce que déplore M^{me} Royle : « Une lettre publiée dans *Le Soleil* en 2014 parlait d'un an et demi d'attente pour obtenir des services en orthophonie. Si on pense qu'il faut une période de trois ans avant que l'enfant soit dépisté et si on ajoute une période d'un an et demi, celui-ci a déjà quatre ans et demi et il lui reste six mois avant la maternelle ; il reste peu de temps pour les interventions avant qu'il fréquente l'école. Il est certain que ce serait l'idéal d'offrir des services à partir de l'âge de trois ans ou de trois ans et demi. »

Elle brosse ce tableau plutôt sombre : « Dans les écoles, il n'y a pas en ce moment d'obligation d'offrir des services en orthophonie, et c'est également le cas dans le réseau de la santé ; c'est un choix que les gestionnaires font avec les fonds dont ils disposent. Il n'y a pas non plus de politique gouvernementale à cet égard. Les services se font rares et les enfants en subissent les conséquences. »

Collaborateur
Le Devoir

ÉDUCATION

TÉMOIGNAGE

« Ma vie aurait été différente »

Sarah Ferrer fait partie de ces personnes vivant avec un trouble d'apprentissage sans que cela ne soit perceptible vu de l'extérieur. Résultat: elle n'a été diagnostiquée que bien tard, une fois ses études terminées, et parce qu'elle vivait alors un épisode de dépression. Pendant tout ce temps, elle croyait tout simplement qu'elle était moins bonne que les autres à l'école.

HÉLÈNE ROULOT-GANZMANN

Sarah Ferrer semble mener la même vie que les filles de son âge. Jeune trentenaire, elle est en couple, a des amies et travaille comme agente de développement chez Boscoville2000, organisme montréalais ayant pour mission de favoriser le développement des jeunes de moins de 30 ans. Souriante, gaie, toujours de bonne humeur, dynamique, positive, elle est sortie diplômée de sa maîtrise en psychoéducation après une scolarité sans étincelle, mais sans gros accrocs non plus.

« Je trainais avec ceux qui avaient les meilleurs résultats, on dirait aujourd'hui les nerds, raconte-t-elle. Je travaillais bien plus qu'eux pour avoir des résultats bien moindres. Je travaillais tout le temps en réalité. Dès que je rentrais à la maison, l'apprentissage a toujours été quelque chose de très ardu. Mais je me disais que j'étais moins bonne que les autres. »

« Docteuse de l'espace »

L'adolescente s'accroche. Elle aime l'école, qui est d'ailleurs valorisée dans sa famille venue s'installer au Québec en provenance du sud de la France lorsqu'elle avait quelques mois. D'aussi loin qu'elle se souvienne, elle rêvait d'être « docteuse dans l'espace », parce qu'elle voulait aider les autres et que « le faire sur la lune, ça serait sûrement encore plus fun ». Au secondaire, elle a de bonnes notes. Elle participe à toutes les récupérations, réussit les examens même si ses résultats en mathématiques sont « justes justes ». Elle s'en va alors faire son cégep en sciences pures, toujours avec cette idée de devenir médecin, ou peut-être astronaute.

« Là, j'ai frappé un mur de brique, avoue-t-elle. La session suivante, je me suis dirigée vers les sciences sociales tout en gardant un cours de chimie. Mais je devais travailler tellement fort pour obtenir la note de passage! »

À l'université, Sarah Ferrer hésite. Sexologue? Psychologue? Enseignante? Orthopédaogogue? Elle entreprend finalement un bac, puis une maîtrise en psychoéducation.

« C'est à cette époque que j'ai commencé à me poser des questions, poursuit-elle. Je me trouvais différente, notamment dans ma relation aux autres. J'étais plus lente et j'avais une très faible estime de moi. J'ai cherché de l'aide auprès de la psychologue de l'université. J'ai été suivie durant quelques années. Puis, j'ai commencé à travailler. Et là, je suis tombée en dépression. Je suis retournée voir une psychologue, qui m'a conseillé d'aller me faire évaluer. Le diagnostic est tombé: trouble d'apprentissage avec déficit d'attention. »

Les dangers du diagnostic tardif

Un diagnostic tardif, donc, qui lui aura laissé le temps de développer d'autres troubles. Un déficit d'estime de soi, mais aussi une anxiété généralisée. Une grande difficulté à appréhender les changements qui l'a menée à avoir, au moment où elle a dû renoncer à sa carrière de



Un diagnostic tardif, donc, qui lui aura laissé le temps de développer d'autres troubles. Un déficit d'estime de soi, mais aussi une anxiété généralisée. Une grande difficulté à appréhender les changements qui l'a menée à avoir, au moment où elle a dû renoncer à sa carrière.



GRACIEUSÉ SARAH FERRER

« Personne n'avait l'impression que j'avais des problèmes », raconte Sarah Ferrer.

scientifique, des idées suicidaires. Avec le recul, elle imagine que sa vie aurait été bien différente si elle avait été diagnostiquée plus tôt.

« Mais je ne crois même pas que je le serais aujourd'hui, alors que l'on parle tout de même plus de ces troubles, considère-t-elle. Ceux qui sont évalués sont ceux qui posent problème, qui ne permettent pas au professeur de faire son cours, les hyperactifs, ou au contraire ceux qui sont absents, complètement dans la lune. Moi, je ne dérangeais personne, je travaillais, je passais d'une classe à l'autre. Personne n'avait l'impression que j'avais des problèmes. Aujourd'hui encore, je ne suis pas certaine que tous mes collègues soient au courant. Et même au sein de ma propre famille, on remet parfois en doute le diagnostic. Ce n'est pas très clair pour tout le monde. »

Avec un diagnostic précoce, la jeune femme,

« Au quotidien, tout est un effort parce que je me pose des tonnes de questions. Dans ma relation aux autres, notamment à mes collègues, par exemple. En réunion, il suffit d'une petite remarque de rien du tout pour que je me demande ce que la personne a voulu dire, et que ça remette en cause toute ma confiance en moi. J'ai toujours l'impression que je ne serai pas capable. »

qui s'occupe d'une section régionale de Montréal de l'Institut des troubles d'apprentissage, se dit qu'elle aurait sans doute aujourd'hui une meilleure estime d'elle-même. Qu'elle se serait moins dévalorisée. Qu'elle aurait eu aussi plus de temps pour se rebâtir, pour apprendre à s'organiser. Éviter la dépression, les idées suicidaires. Elle serait sans doute moins anxieuse. Moins fatiguée.

« Au quotidien, tout est un effort parce que je me pose des tonnes de questions, explique-t-elle. Dans ma relation aux autres, notamment à mes collègues, par exemple. En réunion, il suffit d'une petite remarque de rien du tout pour que je me demande ce que la personne a voulu dire, et que ça remette en cause toute ma confiance en moi. J'ai toujours l'impression que je ne serai pas capable. »

Après sa dépression, Sarah Ferrer a recommencé à travailler à temps partiel. Elle vient tout juste de passer à temps plein et elle avoue que la situation la fatigue terriblement.

« Le soir, il n'est pas question que j'aille boire un verre avec des amies, avoue-t-elle. Je n'en ai pas l'énergie. D'ailleurs, des amies, des vraies amies, j'en ai deux. Je ne pourrais pas avoir une relation vraiment suivie avec plus. Tout me demande tellement d'organisation. »

Dans cette situation, et alors qu'elle est en couple depuis plusieurs années, Sarah Ferrer commence à imaginer avoir un enfant... tout en repoussant l'échéance. La fatigue, son besoin

de s'isoler de temps à autre pour ne pas se sentir envahie... mais surtout la peur de transmettre son gène.

« Je me dis que je n'ai pas le droit de prendre le risque de mettre au monde un enfant qui aura le même problème que moi, confie-t-elle. En même temps, je sais que je serai attentive. Si je vois le moindre symptôme, j'irai le faire évaluer. La littérature dit que plus c'est pris tôt, plus il est facile d'outiller celui qui en souffre. Il est possible de développer de très grandes compétences au niveau de l'organisation. »

Mais si elle sera, elle, particulièrement attentive, elle regrette cependant que d'autres enfants, aujourd'hui encore, n'aient pas la chance d'être évalués. Et elle ne voit pas beaucoup de solutions pour y parvenir, à part permettre aux enseignants d'être attentifs avec l'ensemble de leurs élèves.

« Mais que peuvent-ils faire avec trente élèves par classe? questionne-t-elle. Comment peuvent-ils identifier le profil d'apprentissage de chacun de leurs élèves? Comment faire alors que des postes de spécialistes sont supprimés et que l'accès aux services est moindre? Malheureusement, je ne crois pas qu'on soit sur le bon chemin pour diagnostiquer des cas comme le mien. »

Collaboratrice
Le Devoir



Pour en savoir plus

Sites Internet

Institut des troubles d'apprentissage: www.institutta.com (nouveau site Internet à venir en décembre 2015, à cette même adresse!)

Association canadienne des troubles d'apprentissage: ldacta.ca

Club TDAH: clubtdah.com

Informations sur des troubles souvent associés: www.douglas.qc.ca/info/enfants-sante-mentale

À lire

Aider l'élève en difficulté d'apprentissage (Chenelière Éducation)

Collections Laisse-moi t'expliquer, Super héros et Guides pratiques sympathiques, ainsi que plusieurs autres titres (Éditions Midi trente)

Être parent, c'est du sport! (Chenelière Éducation)

Un document incontournable pour les parents dont l'enfant a un trouble d'apprentissage et fréquente le primaire-secondaire public: « Précisions sur la flexibilité pédagogique, les mesures d'adaptation et les modifications pour les élèves ayant des besoins particuliers », disponible sur le site du ministère de l'Éducation, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche (www.education.gouv.qc.ca)

POUR ASSURER
LEUR RÉUSSITE
SCOLAIRE:
exigeons plus
de ressources
pour dépister et
soutenir les élèves
en difficulté.

NOUS CRÉONS L'AVENIR

Fédération
AUTONOME DE
L'ENSEIGNEMENT

lafaec.qc.ca

ÉDUCATION



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Une personne peut présenter uniquement des symptômes d'inattention, mais elle peut aussi présenter à la fois des symptômes d'hyperactivité, d'où le terme avec ou sans hyperactivité.

L'abécédaire du trouble du déficit d'attention

Qu'est-ce que le trouble du déficit d'attention avec ou sans hyperactivité (TDAH)? Quelle est sa prévalence? Comment le diagnostiquer et surtout comment le traiter? Entrevue avec Annick Vincent, médecin et psychiatre, spécialisée en TDAH.

PIERRE VALLÉE

« Le TDAH est une maladie neurobiologique, précise-t-elle, et aussi neurodéveloppementale, puisqu'elle arrive avec la naissance. C'est que le cerveau d'une personne atteinte de TDAH ne fonctionne tout simplement pas de la même manière que le cerveau d'une personne qui n'est pas atteinte. Dans le cas d'un TDAH, c'est la fonction de modulation du cerveau qui est en cause. Pour utiliser une image, si le cerveau est comme un orchestre symphonique, eh bien, dans le cerveau de quelqu'un atteint de TDAH, il manque le chef d'orchestre. »

Le TDAH se manifeste par deux grandes catégories de symptômes. La première catégorie est celle reliée à l'inattention. « La personne oublie des choses, est mal organisée, elle éprouve de la difficulté à démarrer une tâche, etc. » La seconde catégorie est celle de l'hyperactivité. « Dans ce cas, la personne souffre d'une bougeotte physique et réagit souvent avec impulsivité. » Une personne peut présenter uniquement des symptômes d'inattention, mais elle peut aussi présenter à la fois des symptômes d'hyperactivité, d'où le terme avec ou sans hyperactivité. « Mais attention, ces symptômes, pour qu'on les qualifie de TDAH, doivent avoir un impact sur le fonctionnement de la personne. Nous avons tous parfois des moments d'inattention ou des réactions impulsives, mais cela ne vient pas troubler notre fonctionnement. Mais dans le cas d'un TDAH, oui. »

Selon la majorité des études, l'on estime qu'entre 5% et 8% des enfants sont atteints du TDAH. Chez les adultes, on estime la prévalence à 4%.

Connait-on une augmentation de la maladie? « Il n'y a pas d'augmentation en nombre absolu, du moins, il n'y a présentement aucune étude qui le démontre. Par contre, ce qui est en augmentation, ce sont les diagnostics et les demandes de traitement. »

Le diagnostic

Le diagnostic du TDAH se fait en cabinet au moyen d'une entrevue et de questionnaires. Il est établi par un clinicien autorisé, soit un médecin, un psychologue ou un neuropsychologue. « D'abord, le clinicien doit chercher à voir s'il n'y a pas d'autres causes aux symptômes. Par exemple, un enfant qui a des troubles de sommeil a de fortes chances de souffrir d'inattention en classe. »

Une fois ces autres causes éliminées, le clinicien poursuit son diagnostic. « Nous nous servons alors d'une grille d'analyse très complète qui comprend plusieurs critères, dont neuf pour l'inattention et neuf autres pour l'hyperactivité. Pour qu'on lui diagnostique un TDAH, une personne doit afficher six critères sur neuf pour l'inattention et

toujours six sur neuf pour l'hyperactivité. En deçà de ce seuil, elle n'est pas diagnostiquée comme ayant un TDAH. Le clinicien doit ensuite compléter son diagnostic en cherchant à déterminer s'il n'y a pas des facteurs aggravants, par exemple, une personne ayant un TDAH, mais souffrant aussi de dyslexie. »

Le traitement

Le traitement est multiple et ne repose pas entièrement sur la prise de médicaments. « La première étape du traitement consiste à bien faire comprendre à la personne atteinte du TDAH ce qu'il lui arrive et à lui faire saisir que c'est son cerveau qui fonctionne différemment. »

La seconde étape consiste en une série d'interventions non pharmaceutiques qui sont des trucs et des astuces qui permettent à la personne atteinte ainsi qu'à ses parents ou à son entourage de s'adapter à la maladie. D'une part, il faut que les parents et l'entourage de la personne atteinte apprennent à communiquer efficacement avec la personne atteinte du TDAH, car on ne commu-

nique pas avec elle de la même manière qu'avec une personne non atteinte. D'autre part, il faut donner à une personne atteinte des trucs et des astuces pour mieux composer avec la maladie. Ces trucs et ces astuces sont souvent des routines que l'on doit mettre en application. Par exemple, pour un enfant, on peut établir une routine pour le départ à l'école: placer le sac d'école près de la porte, y déposer ensuite son lunch, mettre ses souliers et son manteau, etc. La routine peut être affichée sur un babillard. Il s'agit ici d'établir une routine que la personne atteinte adoptera et qui lui permettra de mieux fonctionner.

Dans certains cas, ces interventions suffisent, mais dans d'autres cas, non, et il faut alors se tourner vers la médication. « On peut bien demander à un myope de rapprocher la feuille de ses yeux, mais à un moment donné, ça ne marche plus, et il faut alors envisager le port de lunettes. En matière de TDAH, la médication, c'est des lunettes pour le cerveau. »

La médication prescrite appartient à la classe des neurostimulants et sert à stimuler dans le cerveau la dopamine et la noradrénaline, deux neurotransmetteurs impliqués dans la fonction de modulation du cerveau. Le plus connu de ces médicaments est le Ritalin. « Mais il existe aujourd'hui d'autres neurostimulants qui ont des propriétés différentes du Ritalin et qui permettent au médecin traitant de mieux adapter la médication aux besoins du patient. »

Est-ce possible de voir disparaître par lui-même le TDAH? « Dans certains cas, oui. Environ 25% des enfants n'en souffrent plus une fois adolescents, et environ 50% une fois arrivés à l'âge adulte. Mais ça laisse beaucoup de personnes qui auront besoin de traitements toute leur vie. L'important, ici, c'est de souligner que le TDAH n'est pas une idée farfelue, mais bien une maladie, et que cette maladie, si elle est diagnostiquée, est soignable. »

Collaborateur
Le Devoir

NEUROSCIENCES ÉDUCATIONNELLES ET TROUBLES D'APPRENTISSAGE

De belles occasions, mais de grands défis

ÉMILIE CORRIVEAU

À la croisée des neurosciences cognitives et des sciences de l'apprentissage, les neurosciences éducationnelles ont pour visée d'enrichir la recherche en éducation par l'ajout de méthodes psychophysologiques pour mieux comprendre les processus d'apprentissage. Trouvant leurs racines dans les années 1950, elles ne sont considérées comme une discipline d'étude que depuis peu.

« Ça fait des dizaines d'années qu'en éducation des recherches sont menées sur les processus d'apprentissage sans qu'il y ait de contribution avec des méthodologies issues des neurosciences. S'il y a aujourd'hui un engouement pour la chose, c'est en grande partie parce qu'il y a eu des développements très intéressants sur le plan des appareillages. Ces machines extrêmement perfectionnées que l'on utilise pour mesurer des aspects du fonctionnement du cerveau et du système nerveux nous permettent des choses qu'il n'était pas possible de faire avant », explique Julien Mercier, professeur et directeur de NeuroLab, le laboratoire de neurosciences éducationnelles de l'UQAM.

Par exemple, grâce aux avancées dans le domaine de l'imagerie médicale, il est maintenant possible d'observer le fonctionnement cérébral d'un apprenant en action au moment où celui-ci exécute une tâche de lecture. « Il faut savoir que ça fait longtemps que les

neurologues s'intéressent aux liens qui unissent le fonctionnement cérébral et les problèmes d'apprentissage. La grande difficulté à l'époque, c'était que les scientifiques ne pouvaient qu'étudier les cerveaux d'individus morts! L'imagerie cérébrale a permis d'étudier le cerveau chez des individus vivants. Ça a permis de commencer à établir des liens entre le fonctionnement cérébral et les comportements, non seulement de façon différée, mais également de manière simultanée », relève Line Laplante, orthopédagogue de formation et professeure au Département de linguistique et de didactique des langues de l'UQAM.

Valider les connaissances

Ce que permettent ces avancées, c'est d'abord d'étoffer la connaissance existante sur les troubles d'apprentissage, laquelle s'appuie largement sur des études comportementales menées dans le domaine des sciences de l'éducation.

Par exemple, des études conduites en neurosciences sont parvenues à montrer des différences d'activation cérébrale entre les dyslexiques et les normolecteurs. Elles ont également démontré que ces différences tendaient à s'amenuiser lorsqu'une intervention ciblée et intensive, visant le processus déficitaire, était mise en place.

« Il y a des chercheurs qui ont utilisé avec des dyslexiques des pratiques pédagogiques dont l'efficacité avait déjà été démontrée dans le cadre d'études comportementales en éducation. Ils ont observé que les capacités de lecture de ces individus s'étaient améliorées. Parallèlement, ils ont remarqué que les zones cérébrales associées aux activités de lecture, qui sont souvent sous-activées chez les apprenants aux prises avec la dyslexie, étaient devenues plus actives. Ça a donc ajouté une information supplémentaire à ce qu'on savait déjà », précise M^{me} Laplante.

Si, pour l'instant, l'apport des neurosciences à la connaissance des processus d'ap-

prentissage se résume surtout à la validation des acquis issus des recherches en éducation, certains travaux en chantier pourraient vraisemblablement permettre d'ici quelques années d'apporter un éclairage particulier sur des questionnements auxquels les mesures comportementales ne peuvent encore répondre entièrement.

« Prenons par exemple l'activité cognitive liée au fait de lire un texte, suggère M. Mercier. Il y a des aspects de la lecture qu'on peut observer en demandant à un apprenant de lire à voix haute ou en lui demandant de rapporter ce qu'il a compris. Mais dans la lecture, il y a aussi des processus qui sont beaucoup plus rapides que tout ce qu'on peut observer ou demander à l'élève de rapporter après coup. »

C'est notamment le cas du décodage des mots qui, pour un lecteur compétent, s'effectue en moins d'une demi-seconde. Chez les dyslexiques, toutefois, cette tâche prend plus de temps. Or, d'après des spécialistes, certains individus aux prises avec ce trouble seraient capables de décoder des textes plus rapidement que leurs congénères grâce à une utilisation efficace du sens global, mais la chose peut difficilement être validée dans le cadre d'études strictement comportementales.

« Au moyen d'un électroencéphalogramme, par contre, on peut mesurer les niveaux d'ondes particulières qui attestent de l'utilisation du sens. Si des dyslexiques parviennent effectivement à décoder des textes grâce à l'utilisation du sens, c'est donc dire que la zone cérébrale qui atteste de l'utilisation du sens devrait s'activer avant qu'un mot problématique ne soit décodé. Il y a des recherches intéressantes qui s'articulent en ce sens », indique M^{me} Laplante.

D'après M. Mercier, les neurosciences éducationnelles pourraient également apporter un éclairage intéressant sur les connaissances que nous possédons en matière d'efficacité en situation d'apprentissage.

« Dans mon labo, on essaie de superposer des

méthodes issues des neurosciences à des observations du comportement pour obtenir des compléments d'information sur la manière dont l'affectivité et la cognition fonctionnent. Dans l'apprentissage, on s'est beaucoup intéressé à la cognition, mais l'affectivité d'un apprenant, notamment d'un apprenant en difficulté, peut avoir un sérieux potentiel soutenant ou délaissant pour les individus », fait-il remarquer.

Prenons l'exemple d'un apprenant en difficulté qui est impossible: difficile de savoir comment il se sent réellement en ne s'appuyant que sur des données comportementales. Avec certaines mesures psychophysologiques, par contre, les chercheurs peuvent déterminer qu'à certains moments très précis ce dernier a vécu des montées d'anxiété qui ont probablement engendré un blocage.

« Dans ce genre de cas, les méthodes issues des neurosciences peuvent présenter un apport important », relève M. Mercier.

Défi de taille

Malgré l'enthousiasme que suscite ce genre de projets de recherche, un défi de taille demeure: celui de relier le fonctionnement cérébral et psychophysologique à l'apprentissage tel qu'il se déroule dans une salle de classe.

« Actuellement, quand on observe une région dans le cerveau au moyen d'un appareil technologique, on est à des lieues d'observer ce qui se passe dans la tête d'un apprenant en difficulté lorsqu'il est en classe, souligne M. Mercier. Dans une classe, le cerveau est actif de toutes sortes de façons, mais présentement, on n'est pas capable de prendre ces mesures-là. Le vrai défi, et ce, au moins pour les 20 prochaines années, ce sera donc de rattacher le fonctionnement du cerveau à une véritable situation d'apprentissage scolaire. »

Collaboratrice
Le Devoir

ÉDUCATION

CENTENNIAL ACADEMY / ÉCOLE FEÉLIX-ANTOINE

Un enseignement sur mesure

LAURIE VANHOORNE

Devant l'explosion des diagnostics de troubles d'apprentissage, un enseignement adapté s'impose de plus en plus comme la voie à suivre. Encore peu nombreuses, les écoles qui ont sauté le pas démontrent tout l'intérêt de varier les formations.

« De plus en plus d'élèves ont des besoins qui ne sont pas comblés dans un système scolaire traditionnel, qu'ils aient eu un diagnostic de trouble d'apprentissage ou pas, note Angela Burgos, directrice de Centennial Academy. Ils ont accès à une panoplie d'informations, et ils ont besoin de l'école pour les aider à structurer, analyser et comprendre cette masse d'informations. »

Chez Centennial, neuf élèves sur dix sont aux prises avec un trouble du déficit de l'attention, l'autisme, la dyslexie ou encore la dyscalculie, des diagnostics qui se traduisent souvent par un manque d'organisation, de structure et de méthode de travail. Ils sont pourtant plus de 95% à obtenir leur diplôme d'études secondaires au bout de cinq ans. Derrière ce succès, la conception universelle de l'apprentissage (CUA), que l'établissement est le seul au Québec à avoir adoptée.

L'approche consiste *grosso modo* à offrir un cadre d'apprentissage bienveillant, exempt d'obstacles et qui favorise l'autonomie. Cela implique une conception de l'enseignement quelque peu différente de celle à laquelle on est habitués. « L'enseignant devient un coach qui se concentre sur l'élève plutôt qu'un transmetteur de connaissances, explique M^{me} Burgos. On veut que les élèves sachent qu'ils peuvent demander de l'aide, qu'ils ne seront pas jugés. »

Les élèves ne changent jamais de salle de classe; ce sont les professeurs qui le font. De la 1^{re} jusqu'à la 5^e secondaire, leur matériel scolaire respecte un code de couleurs: un cartable noir pour les mathématiques, orange pour les cours d'art. Davantage que les notes, ce sont les compétences qui sont valorisées. L'horaire des cours est réparti de façon à ce que chaque journée de la semaine se déroule toujours de la même manière. Une portion de l'horaire quotidien est consacrée aux devoirs, si bien que les élèves peuvent s'attaquer aux travaux les plus complexes à l'école et garder les tâches les plus simples pour la maison.

Cet ensemble de mesures et beaucoup d'autres s'inscrivent dans une routine bien ficelée qui permet de réduire le stress des étudiants. « La routine et la prévisibilité sont la clé pour un environnement propice à l'apprentissage des élèves », avance M^{me} Burgos. Pour les enseignants, le défi devient de s'assurer que les méthodes employées répondent toujours aux besoins de leurs étudiants; ils collectent en ce sens des données tous les jours et s'ajustent en conséquence.

Pour M^{me} Burgos, l'efficacité du modèle en vigueur dans son école ne fait aucun doute. Elle estime qu'il serait non seulement faisable, mais aussi souhaitable d'appliquer la conception universelle de l'apprentissage à l'ensemble du réseau scolaire. « Si ces méthodes sont bonnes pour les apprenants avec des difficultés, imaginez l'impact positif qu'elles auraient sur les jeunes qui n'ont pas de barrières à l'apprentissage! Plusieurs États américains, provinces canadiennes et universités du Québec reconnaissent que la CUA est la voie à suivre. »

Ranger les cahiers d'exercices

Située dans l'arrondissement d'Achilles-Cartier, l'école Félix-Antoine accueille une quarantaine d'élèves, âgés de 18 à 58 ans. Contrairement aux écoles des adultes traditionnelles, où les élèves travaillent surtout avec des cahiers d'exercices, l'établissement ouvert depuis bientôt vingt ans prodigue un enseignement magistral. Mais ce qu'il offre de plus précieux,

c'est la souplesse, un élément essentiel dans l'itinéraire qui doit mener ceux qui le fréquentent à l'obtention d'un diplôme d'études secondaires.

La majorité d'entre eux ont abandonné l'école. Certains sont passés par une formation professionnelle. À leur parcours souvent atypique viennent parfois s'ajouter des difficultés d'apprentissage ou de langue.

Pour ces élèves, qui vivent souvent en situation de précarité, le simple fait d'arriver à l'école représente une victoire quotidienne. « Il est difficile pour eux de refuser des heures de travail, explique Denyse Mayano, directrice de l'établissement. Certains sont travailleurs saisonniers, il y en a également qui sont aidants naturels auprès de leurs proches. Malgré toute leur bonne volonté, plusieurs d'entre eux doivent à l'occasion s'absenter. C'est entre autres à ce niveau-là que ça coince dans le système traditionnel. On s'est dotés d'une structure qui peut absorber ce genre de situation, qui est à la fois professionnelle et souple. »

Parmi la trentaine de bénévoles qui permet à l'école d'exister, on retrouve de jeunes retraités, des travailleurs qui viennent donner de leur temps. Ils sont enseignants, intervenants psycho-

sociaux, orthopédagogues. Et si l'offre n'a pas toujours été coordonnée à la demande, M^{me} Mayano se considère aujourd'hui comme gâtée: du français aux mathématiques en passant par la géographie, tout le spectre des matières est couvert par son équipe. Des *coachs* de vie personnelle et professionnelle font également profiter les élèves de leur expertise, notamment dans la création de leur CV. D'autres bénévoles se relaient en cuisine, où des repas sont préparés tous les jours grâce à des dons de Moisson Montréal.

Assurer la survie de cette école qui ne reçoit aucune subvention gouvernementale demeure cependant un défi au quotidien. « J'ai de quoi poursuivre mes activités jusqu'en novembre, mais après ça, rien n'est acquis, confie M^{me} Mayano. Je dois constamment trouver des sous. » Une situation qui ne saurait toutefois la détourner de son objectif premier. « Notre but, c'est d'outiller nos élèves pour qu'ils soient capables de se prendre en main et de réussir non seulement ici, mais aussi ailleurs. Notre critère, c'est le diplôme suivant. »

Collaboratrice
Le Devoir



COURTOISIE CENTENNIAL ACADEMY

Chez Centennial, neuf élèves sur dix sont aux prises avec un trouble du déficit de l'attention, l'autisme, la dyslexie ou encore la dyscalculie, des diagnostics qui se traduisent souvent par un manque d'organisation, de structure et de méthode de travail.

RÉUSSIR

Des services pour soutenir nos étudiants en situation de handicap
pour que chacun puisse réaliser son plein potentiel

Université 
de Montréal

ÉDUCATION

MOTIVATION SCOLAIRE

La bienveillance pour créer l'attachement

Le trouble déficitaire de l'attention n'est que la pointe de l'iceberg. Immergés, se cachent de nombreux autres troubles qui font de la vie d'un enfant un véritable calvaire: anxiété, stress, problèmes d'estime de soi ou de motivation scolaire.

MARIE-HÉLÈNE ALARIE

« **L**e trouble déficitaire de l'attention avec ou sans hyperactivité, le TDAH, possède peu de troubles associés, mais il est souvent associé à plusieurs troubles », nuance d'emblée Guy Aublet, conseiller pédagogique en adaptation scolaire et directeur de la programmation à l'Institut des troubles d'apprentissage. L'image la plus parlante pour lui demeure celle de l'iceberg: « Ce qu'on voit, c'est souvent le TDAH, mais il faut creuser pour voir ce qui se cache dessous et qui fait que ce sont les difficultés attentionnelles ou l'hyperactivité qui ressortent. »

La psychologue scolaire Ginette Gagné explique: « On travaille avec tous les problèmes de l'enfant aux prises avec un TDAH. On met en place des moyens physiques pour l'aider au niveau de l'agitation et de l'attention, mais sur les plans personnel et social, il y a aussi des impacts importants dont il faut tenir compte. » Dans les faits, peu importe le traitement, ce qui compte, c'est le contexte relationnel dans lequel se trouve l'enfant: « S'il a autour de lui un adulte bienveillant, qui a une position alpha, qui est l'adulte responsable et qui procure les soins, à ce moment-là, n'importe quelle méthode peut fonctionner », raconte Ginette Gagné.

Actuellement, il existe deux types de traitements pour soigner les enfants qui présentent des signes de TDAH. Le premier est basé sur le comportement, où on va tenter d'intervenir au niveau de la pensée, ce qui va entraîner un changement de comportement, surtout avec les enfants et les adolescents anxieux. Le second traitement se déroule au niveau de la relation, où le thérapeute doit être conscient de tous les stades d'attachement, pour arriver à un stade profond et guider l'enfant dans son cheminement. C'est l'approche développementale. Il est souhaitable que les parents soient impliqués dans ce type de traitement puisque ce sont eux les premiers pourvoyeurs de soins.

L'attachement

« La faim de l'attachement est supérieure à toute autre chose, même la faim physique », rappelle M^{me} Gagné. L'enfant devra rechercher la proximité de l'adulte et ce n'est que dans un contexte d'attachement sécurisant qu'il pourra faire certains apprentissages, il réussira à se calmer et pourra alors même chercher à faire de nouvelles expériences.

Un enfant anxieux est agité et vit une grande appréhension en étant convaincu que quelque chose de dangereux le guette. Au départ, c'est un enfant alarmé, et la psychologue relate que « ce stress environnemental et social est excessivement blessant, surtout pour l'enfant qui ne va pas chercher ses repères vers un adulte bienveillant et responsable de lui, mais qui va plutôt aller vers ses pairs ».

Tout comme pour les enfants, les intervenants doivent s'attacher les parents. « On doit les amener



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Pour certains enfants, l'école peut rapidement devenir un environnement hostile, et ce, 180 jours par année. On comprend que dans ce contexte il peut être difficile pour eux de se lever tous les matins pour se lancer dans cette jungle. Dans ces conditions, la motivation scolaire est proche de zéro.

à nous faire confiance. Le message doit être que nous sommes des partenaires et que nous ne sommes pas là pour les juger, notre rôle est de changer la perception qu'ils ont de leur enfant », explique Ginette Gagné. Mais il ne faut surtout pas que les parents se retrouvent dans une situation de dépendance par rapport aux intervenants « parce qu'intuitivement les parents savent quoi faire ».

La motivation scolaire: tout un défi

On l'a vu, pour certains enfants, l'école peut rapidement devenir un environnement hostile, et ce, 180 jours par année. On comprend que dans ce contexte il peut être difficile pour eux de se lever tous les matins pour se lancer dans cette jungle. Dans ces conditions, la motivation scolaire est proche de zéro.

Roch Chouinard, professeur titulaire à la Faculté des sciences de l'éducation de l'Université de Montréal et responsable de l'équipe de recherche « motivation scolaire et gestion de classe », est bien placé pour expliquer les mécanismes qui engendrent une perte de motivation.

La grande majorité des enfants commencent l'école avec l'intention d'apprendre, et ce qui est fascinant, c'est « qu'en général ils n'ont pas vraiment de doutes quant à leur capacité d'apprendre, mais ce que les enfants ne soupçonnent pas, c'est ce qu'est véritablement l'école », explique le professeur. Pour lui, l'école place devant l'enfant des miroirs qui reflètent une image très précise quant à ses capacités intellectuelles. Les êtres humains ont des besoins

psychologiques de base et, parmi ces besoins, celui de se sentir compétent est un des plus importants: « À l'école, au fur et à mesure de leur expérience scolaire et de leur maturation, certains enfants vivent des difficultés répétées et c'est alors que le besoin de se sentir compétent, ils ne le retrouvent pas beaucoup. » Il devient dès lors important pour l'enfant de ne pas se faire blesser davantage. Pour Roch Chouinard, il est primordial que les parents comprennent que « les intentions premières de l'enfant ne sont alors plus dirigées vers les apprentissages et l'acquisition de connaissances, mais vers l'évitement des situations qui pourraient amener une détérioration plus grande de l'estime de soi ». L'enfant peut alors développer toute une série de comportements d'évitement.

Le professeur prend l'exemple d'un enfant qui arrête d'essayer: « Quand on essaie très fort et que ça ne fonctionne pas, on se sent honteux et ça fait beaucoup plus mal que quand on n'a pas vraiment essayé et qu'on ne fait que se sentir coupable. » Ce comportement va entraîner l'enfant dans un cercle vicieux de difficultés à l'école. Avec les années, la différence, l'écart et le retard par rapport aux autres vont commencer à paraître de plus en plus.

Si tu y mets l'effort, tu vas réussir!

Les parents doivent être prudents avec la question de l'effort quand un enfant a des difficultés à l'école: « Parce qu'il a le sentiment que la plupart du temps, quand il a fait des efforts,

ça n'a pas donné les résultats escomptés et il s'est fait blesser. De plus, ajoute le spécialiste, l'enfant est plongé dans un état de détresse parce qu'il ne se comprend pas et il sent que son parent ne le comprend pas non plus. » Il faut savoir qu'un enfant qui vit des difficultés a tendance à mal évaluer les exigences d'une tâche qu'on lui demande d'accomplir. Il fait peu de liens avec une nouvelle tâche à effectuer et des tâches antérieures, et c'est vrai dans tout ce qu'on lui demande et pas seulement en français.

Roch Chouinard suggère aux parents de d'abord rationaliser les choses: « Tout n'est pas noir ou blanc. Il faut faire voir à l'enfant ses difficultés tout en lui disant que ce n'est pas parce qu'il n'est pas capable de faire quelque chose que ça sera toujours le cas. Donner des pistes de solution et ramener l'enfant sur les éléments essentiels. » Il est important de toujours s'assurer que l'enfant comprend bien ce qui lui est demandé. De lui montrer en verbalisant à voix haute comment il devrait s'y prendre et de voir avec lui chacune des étapes. « Il faut lui donner juste assez de soutien pour qu'il puisse avancer, pas trop parce que sinon le parent va faire la tâche à la place de l'enfant, mais assez pour qu'il puisse connaître des succès. » Et pour encourager les parents, Roch Chouinard conclura que « réussir avec de l'aide, même si c'est avec beaucoup d'aide, c'est toujours mieux que d'échouer ».

Collaboratrice
Le Devoir

TECHNOLOGIES

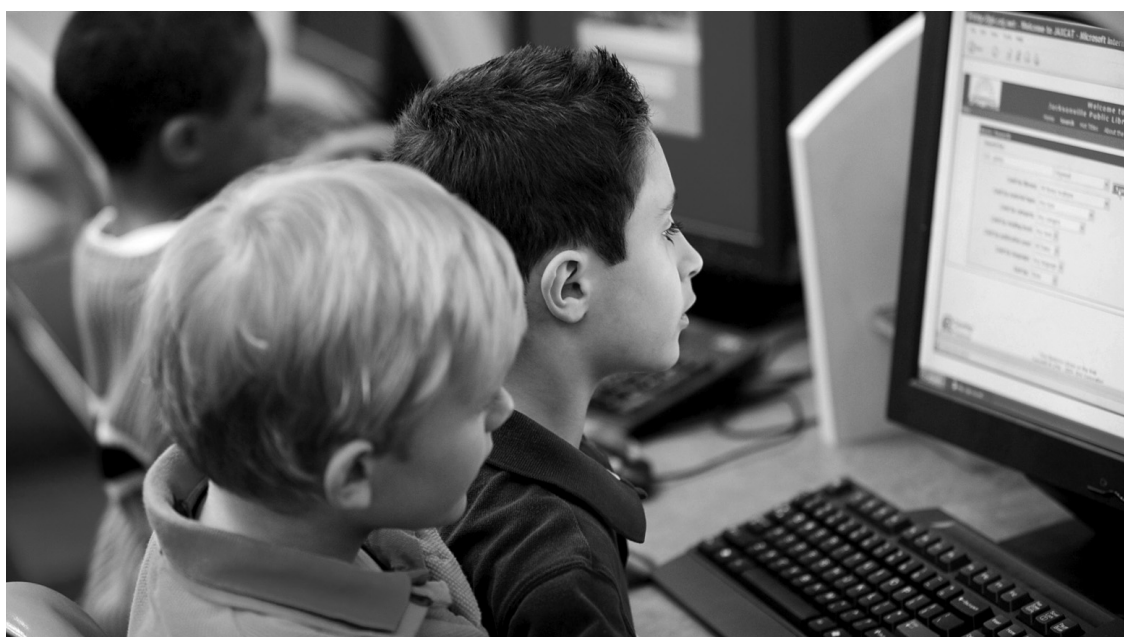
De l'importance des lunettes bien ajustées

ANDRÉ LAVOIE

Les technologies de l'information et des communications (TIC) seraient-elles la planche de salut des 800 000 Québécois souffrant de troubles d'apprentissage? Les dictionnaires électroniques, correcteurs orthographiques et autres logiciels de suggestions de mots ou de synthèse vocale peuvent-ils combler toutes les carences des personnes atteintes de dyslexie ou de dyscalculie? Les progrès sont réels et rapides, mais il faut éviter la pensée magique, rappellent certains experts.

Il y a quelques décennies, dans les écoles, les troubles d'apprentissage se résumaient à des problèmes de comportement ou de paresse congénitale, le remède étant le plus souvent le bonnet d'âne et le bureau au fond de la classe pour aboutir au décrochage scolaire. Même après la fondation du ministère de l'Éducation en 1964, on était loin de se douter que les expressions « obstacles neurologiques » ou « surcharges cognitives » feraient un jour leur entrée dans le vocabulaire pédagogique pour combattre les difficultés de certains élèves à lire, écrire, ou se concentrer sur une tâche simple.

Madeleine Fauteux, personne-ressource à l'Institut des troubles d'apprentissage, et Jean Chouinard, conseiller pédagogique au Service national de l'Éducation en adaptation scolaire, suivent depuis longtemps l'évolution des TIC pour



SOURCE PURESTOCK

Une fois la difficulté diagnostiquée, qu'il s'agisse de dyscalculie ou de dysphasie (trouble de la communication verbale), ce n'est pas tout d'avoir un logiciel performant ou une tablette électronique.

qu'elles puissent mieux servir une clientèle trop longtemps négligée et incomprise. Ils se souviennent des premiers ordinateurs peu performants, mais surtout de la grande résistance du milieu scolaire, et du ministère, à voir débarquer dans les classes ces appareils qui semblaient à certains comme autant d'avantages inus pour un groupe d'élèves.

Lors d'une entrevue conjointe où les deux spécialistes complétaient leurs réponses dans un bel esprit de complicité, Jean Chouinard a repris une métaphore qu'il utilise souvent pour illustrer l'importance des TIC pour ceux et celles souffrant de troubles

d'apprentissage. « Les lunettes, précise-t-il, ça permet de compenser une difficulté marquée à lire, et non de voir mieux que les autres. Les aides technologiques fonctionnent sur le même principe: combler les écarts en lecture ou en écriture, en plus d'offrir une meilleure égalité des chances. » Sur ce point, Madeleine Fauteux apporte une nuance sur la question de l'égalité. « Si je donne une paire de lunettes à tout le monde, ça nuira à certains. Un élève sera vite dérangé par le logiciel de synthèse vocale s'il n'en a pas besoin: lire dans sa tête, c'est trois fois plus rapide que de lire à voix haute. Mais pour l'élève dyslexique, ça soutient sa com-

préhension du texte, sinon il met toute son énergie à le déchiffrer, et il n'en reste plus pour le comprendre. Même avec la synthèse vocale, cet élève va terminer sa lecture après les autres. »

Ces fameuses lunettes, on le sait, n'ont pas eu droit de cité dans les classes pendant longtemps, mais une première ouverture en 2008 a permis l'utilisation des outils technologiques pour les élèves en troubles d'apprentissage, et deux ans plus tard pour ceux et celles ayant des besoins particuliers. Les nuances sont importantes, car une fois la difficulté diagnostiquée, qu'il s'agisse de dyscalculie ou de dysphasie (trou-

ble de la communication verbale), ce n'est pas tout d'avoir un logiciel performant ou une tablette électronique.

Les deux chercheurs craignent la fameuse pensée magique version techno. Pour Madeleine Fauteux, « il est impossible d'appliquer la même solution à deux élèves ayant le même trouble d'apprentissage ». « Quand un enseignant me demande si l'aide technologique peut être pertinente pour un élève, ajoute Jean Chouinard, ma démarche en tant que conseiller pédagogique est de savoir quelles sont les tâches et les compétences que l'on veut qu'il développe. » Pour bien définir les besoins, il faut donc observer et comprendre celui à qui l'outil est destiné.

« Il y a des dérives potentielles face à ce que j'appelle l'aide techno-médicamenteuse, souligne Jean Chouinard. De la même façon que le Ritalin ne règle pas tous les problèmes, je vois certains parents tomber des nues devant les faibles performances de leur enfant après avoir acheté plusieurs logiciels coûteux, car ils mettent beaucoup d'espoir dans ces technologies. » Comme tous savent déjà qu'une plume ou un ordinateur n'engendrent pas un écrivain, les nouveaux outils disponibles sont d'abord cela: des outils.

Madeleine Fauteux abonde dans le même sens que son collègue, voyant naître sur le terrain des attentes parfois démesurées. « Quand j'accompagne des élèves, des parents et des enseignants, je perçois cette idée de la magie qui arrive en-

fin. Je dois souvent répéter que l'ordinateur n'est pas intelligent, il propose toutes sortes de choix, même les plus absurdes. C'est l'utilisateur qui est intelligent, et c'est à l'enseignant, à l'orthopédagogue, aux parents, d'accompagner l'élève. Mieux il comprendra le potentiel de l'outil, mieux il saura s'en servir. »

Malgré ces quelques « dérives », ni Jean Chouinard ni Madeleine Fauteux ne reviennent dans cette sorte de « bon vieux temps » où les choses étaient plus manichéennes dans les salles de classe. Le développement des TIC dans les écoles primaires et secondaires du Québec a permis à de nombreux élèves d'accéder aux niveaux collégial et universitaire « sans obtenir de diplômes à rabais, tous étant évalués de la même façon », insiste Madeleine Fauteux. Ceux et celles atteints d'un trouble d'apprentissage ne sont pas affligés d'une maladie grave. Bien au contraire, souvent victimes de discrimination, ils développent une ténacité remarquable pour arriver à des résultats comparables aux autres, affichant aussi beaucoup de créativité. Pour bien des organisations et des entreprises, ce sont de formidables atouts. « Et c'est en droite ligne avec la mission de l'école: favoriser la réussite, développer le plein potentiel des élèves, pour qu'ils deviennent de véritables citoyens », résume Madeleine Fauteux. Il suffit parfois d'avoir des lunettes bien ajustées.

Collaborateur
Le Devoir